YVES RÉGNIER
(SERGE VIRNEY)

LE SULTAN, UN GÉNÉRAL ET LA PRINCESSE DES GARAMANTES

PRÉFACE DE PASCAL GOURIOU

Editions SansQu'ilSoitBesoin

Chez le même éditeur :

Matthieu Carlesso, *HUMANOÏDES BIPEDES EN TERRITOIRES INCERTAINS*, nouvelles, 2017

Olga de Janina (Robert Franz), *LETTRES D'UN EXCENTRIQUE*, nouvelles, suivi de *CAUSERIE SUR FRANZ LISZT*, causerie, 2017

Régis Desmarais, *L'ASSASSINAT POLITIQUE DE FRANÇOIS FILLON, la démocratie à l'ère du Buzz*, essai, 2018

Sylvain Escalier, *LES ANGES DE PLEINE LUNE SE JOUENT DES HOMMES*, nouvelles, 2018

Pascal Gouriou, *D'UN RECTANGLE DE LUMIERE A UN AUTRE*, Nouvelles, 2020 (Version Ebook en 2 tomes, 2020)

A paraître :

Pascal Gouriou, *FRANCHIR L'HORIZON*, Nouvelles, 2020 (Version Ebook en 2 tomes, 2020)

Fred Lecoeur, *AVIGNON LE FESTIVAL OFF, Guide et critiques*, 2020

Mirko Vidovic, *CHEVALIER BLANC* (*Chants de Captivité*), poésies, 2020

Yves RÉGNIER

Le Sultan, un général et la Princesse des Garamantes

Livre numérique gratuit

ISBN n° 978-2-491850-00-5

Préface

En périodes de grand stress, il est urgent de faire une pause, et mieux, de s'évader. Se retrouver au contact de la nature dans ce qu'elle a de plus grandiose, bouscule nos habitudes et redynamise corps et esprit. Le désert, avec ses vastes étendues arides, ses ciels lumineux et colorés par les lever et coucher du soleil, procure une sensation de dépassement, de renaissance voire d'exaltation. Le succès des peintres orientalistes, dont les toiles se vendent très cher dans les salles de vente, est révélateur de l'attrait toujours exercé par l'Orient sur les occidentaux. Si vous ajoutez dans le désert une oasis, une cité fortifiée, un palais, une princesse belle et farouchement indépendante et un souverain lassé par les habitudes mais amoureux de celle qui lui résiste, alors, vous avez les ingrédients parfaits pour écrire un scénario exotique, captivant et dépaysant. Il ne reste plus qu'à trouver l'écrivain talentueux qui assemblera ces pièces de choix dans une histoire accrocheuse, sensuelle, raffinée et porteuse de réflexion. Cet écrivain, nous l'avons sous la main, il s'agit d'Yves Régnier. Cette histoire raffinée, nous l'avons aussi, il s'agit d'un conte intitulé *Le Sultan, le général et la Princesse des Garamantes*. (voir note de renvoi).

Ce conte est le premier texte publié par Yves Régnier. Il n'est pas surprenant que ce premier texte soit un conte dont l'action se déroule dans le désert. Yves Régnier est né en Algérie, le 11 novembre 1914. Il y a vécu son enfance, son adolescence et ses premières années de jeune adulte. Les terres et les déserts d'Afrique occidentale l'ont profondément marqué. Sa thèse de fin d'études a été consacrée à des tribus de nomades. La princesse de ce conte n'est autre que la princesse de ces peuples nomades.

Dans *Le Sultan, le général et la Princesse des Garamantes*, l'auteur nous rend témoin de la passion d'un Sultan marocain pour une princesse régnant dans une ville située en plein désert. C'est une bien étrange passion. Le Sultan ne connaît cette princesse que par ouïe dire. Il ne l'a jamais vue mais il la désire. Il la veut près de lui, c'est sa volonté ; on lui doit obéissance. Etrange façon de manifester sa passion en envoyant son armée faire le siège de la cité dans laquelle la princesse se protège. Ce conte d'Yves Régnier possède les charmes des légendes, certes surannées, mais si plausibles sous les ciels étoilés des déserts sahariens. Ce conte a été publié sous le pseudonyme de Serge Virney, anagramme d'Yves Régnier. C'est un premier texte. L'écrivain se fait la main mais il n'est peut-être pas encore sûr de lui. Le pseudonyme est un bon moyen pour franchir l'étape de la publication alors que les

doutes peuvent encore tirailler celui qui se veut écrivain. Yves Régnier a eu raison de publier ce joli conte. Outre que ce texte est un beau texte à lire, en le lisant, nous assistons à la naissance d'Yves Régnier écrivain.

Yves Régnier a publié une dizaine d'ouvrages principalement chez Grasset et Gallimard. Il a reçu le *Prix de la critique* en 1958 pour *Le Royaume de Bénou* et, de 1958 à 1976, a rédigé vingt-trois articles dans *La Nouvelle Revue Française*.

Le Sultan, le général et la Princesse des Garamantes a été imprimé le 16 juin 1945 dans *Les Nouvelles hebdomadaires,* journal d'Alger. La diffusion de ce conte, sous format numérique, est la première édition de ce texte depuis sa publication dans la presse. Le choix est fait de diffuser gratuitement ce livre numérique pour permettre au public de découvrir Yves Régnier.

Yves Régnier est un écrivain au style ciselé, sobre et agréable. Il a été présenté dans la presse comme un écrivain qui possède « des pouvoirs magiques ». Les histoires d'Yves Régnier semblent « obéir pourtant à quelque raison secrète ». Elles « évoquent dans leur déroulement une mystérieuse initiation à une vérité d'un autre ordre. » L'écriture d'Yves Régnier a été qualifiée, en 1963 dans *Le Monde*, de « précise, claire, parfaitement apte à faire surgir objets, décors et êtres, et douée en même temps d'un halo qui suggère l'irréalité, le rêve et comme la perception des choses à travers une sorte de sommeil ou d'extase. »

Pour les lecteurs curieux de découvrir Yves Régnier, il est possible de leur conseiller en priorité les quatre ouvrages suivants :

- *La main sur l'épaule* : ce roman nous fait partager la compagnie de personnages que l'on peut qualifier de hautement « perchés ». Pour ces derniers, les secrets de l'univers sont sous nos yeux à condition de savoir bien regarder et de lire correctement les plans d'un temple égyptien. Tout est dit dans la succession des salles et des murs de ce temple. Il suffit de bien tourner la tête et d'ouvrir les yeux bien grands. La lecture de ce texte est particulièrement réjouissante et permet au lecteur de suivre les bouffées délirantes d'un drôle de trio. Il y a dans ce texte du David Lodge avant l'heure.

- *Les Voyages : c'*est l'histoire d'un coup de foudre qui frappe un jeune homme. Loin de le terrasser, le foudroyant sentiment amoureux va le pousser à rejoindre celle qu'il aime par delà les montagnes. A l'impossible, l'amour n'est pas tenu.

- *Le Royaume de Bénou* : le narrateur se rend dans un royaume lointain. Le séjour ne devait durer que quelques mois, mais il y restera dix ans. Quelque chose a saisi le voyageur d'un émerveillement total. Une forme d'ensorcellement, d'attachement, d'évidence d'être ici et pas ailleurs. Quel charme secret et magique peut bien receler ce royaume ? Quel est donc cette chose au pouvoir si fort et si attractif ? Le lecteur, comme le personnage du livre, va lentement être envahi par une séduction mystérieuse qui lui fera aimer ce Royaume de Bénou. Yves Régnier a obtenu, en 1958, le Prix de la critique pour cet ouvrage.

- *Le Sourire* : Yves Régnier rend le lecteur observateur d'un bref passage du temps où l'adolescent devient adulte, où le jeune homme s'émancipe de ses parents, quitte sa maison natale, s'éloigne de sa terre d'origine. Le personnage abandonne son passé comme on jette des vêtements devenus trop étroits, démodés et usés. Le passage vers la liberté, le moment où les amarres semblent se rompre est ce sourire donné au clair de lune, sous un pont, après l'amour. Il y a dans cet ouvrage une force poétique assez rare. On aime ou on n'aime pas, mais il est impossible de rester insensible à la lecture de ce livre.

Yves Régnier est décédé le 11 mai 1976. Quelques mois avant son décès, il avait publié chez Gallimard *Paysages de l'Immobilité*, un recueil de courts récits d'une infinie délicatesse.

Je vous invite à prendre beaucoup de plaisir à la lecture de ce conte dont l'édition numérique vous est offerte par les Editions SansQu'ilSoitBesoin avec l'accord de la famille d'Yves Régnier.

Vous trouverez dans le texte des mots soulignés, cela signifie qu'il y a un renvoi à des notes explicatives. Il suffit de poser le doigt sur le mot pour accéder au renvoi et de faire pareil pour le retour au texte. Ces notes d'éditeur sont spécifiques à la présente édition.

Pascal Gouriou

Pour approfondir, deux contributions de Pascal Gouriou sur Yves Régnier :

- *Yves Régnier, le bel oublié de la littérature française*, sur ***Sansquilsoitbesoin.fr*** et ***Médiapart***, décembre 2018

- ***Fiche wikipédia*** *d'Yves Régnier*.

Le Sultan, un général et la Princesse des Garamantes

C'était en plein désert, en plein désert une princesse si belle qui, ne vivant point au désert, eût éclipsé toutes les autres princesses. Ce n'était point une de ces fades beautés blondes. Ce n'était pas une beauté brune, trop brune. C'était la femme même que les hommes désirent lorsqu'ils n'ont pas de femme, une femme qui ne pouvait exister qu'au désert.

Comment s'appelait-elle ? Je l'ignore, et ne vous le dirais certes, le sachant, car je ne suis pas de ceux qui trop facilement dévoilent les secrets sahariens. Elle vivait il y a très longtemps. Et si les dunes de mon pays ont cette beauté, sereine pour certains, c'est qu'on y a enterré ma princesse.

Elle régnait sur un peuple en dehors du monde, et ce peuple l'avait choisie parce qu'il est inspiré de Dieu et que, ne comprenant point ce qu'il fait, il agit toujours bien. Mon peuple avait choisi ma princesse, et elle logeait dans un château-fort au sommet d'une colline d'argile verte. Maintenant le château est en ruines, mais on peut très bien voir encore les murailles et le puits. Les nuits d'été, allongée sur la terrasse, la sultane était plus près de la lune qu'elle aimait et qui l'inspirait, comme la lune aime le désert et s'attendrit en l'éclairant.

Le peuple était heureux. Les uns étaient caravaniers, les autres cultivateurs. On adorait mille divinités, on accomplissait mille rites compliqués pour apaiser ou pour simplement rendre hommage aux esprits innombrables et familiers qui vivent dans l'eau, sur les arbres, dans les maisons du lac, qui glapissent comme des renards et font chanter les coqs.

D'ailleurs, depuis cette époque lointaine le peuple n'a pas changé. Il est toujours vêtu de robes pourpres ou blanches ou de saï bleue et il sacrifie dévotement à l'invisible. Mais il sait aussi que les esprits, comme les hommes, sont soumis aux lois de ce grand désert alentour qui nous illumine à chaque voyage de la présence de Dieu.

« Je veux ! » disait ma princesse. Mais ce n'était guère un ordre singulier. Elle disait « je veux » pour Dieu et parce qu'elle ne pouvait avec Dieu, que vouloir juste. Elle était le droit divin, la volonté, non

point d'un Eternel en colère ou compatissant ou sordidement mêlé aux querelles humaines, mais de cet univers dont nous faisons tous partie, avec les mystiques orgueilleux et les poètes qui l'expriment.

On aimait ma princesse, et son amour était incomparable. On était avec elle plus grand de mille coudées, plus fort que vingt armées, plus solitaire qu'un philosophe ou qu'un puissant. Elle menait le jeu de l'amour comme elle menait son peuple, comme elle disait « je veux ! » sans dire « je veux » vraiment. Lorsqu'on la quittait, on revenait d'un pays ordinairement impossible à atteindre, et cependant, son image demeurait étrangère au souvenir de toute volupté, comme si on eût aimé autre chose et bien plus qu'elle-même à travers elle.

Tel était dans mon pays à cette époque le visage de ma sultane.

Tout eût bien été, si des voyageurs n'avaient parlé. Car il existe toujours des voyageurs qui parlent et qui ayant beaucoup souffert en voyage cherchent ensuite une compensation à ces souffrances dans les récits qu'ils en font.

Un voyageur apprit au chambellan du Sultan marocain l'existence de ma princesse. Le chambellan, cet homme de cour qui n'avait rien vu, l'apprit à son maître. « C'est, lui dit-il, un être un peu sauvage certes, mais l'odeur, parfois du musc, n'est pas désagréable. J'aime les peaux un peu rudes et brunies, les grands yeux sans vergogne de certaines femmes de ces pays arides. »

Le Sultan avait eu pour concubines des Berbères, des Arabes d'Ifriqiya, des Egyptiennes, des Espagnoles, mais il n'était vraiment attiré que par la pauvreté de certaines filles errantes dont il se plaisait à découvrir la beauté sous les haillons, ou par des étrangères dont la langue était inconnue même des interprètes du palais. Il aimait les femmes sauvages et rêvait à une espèce intermédiaire, ni exactement humaine, ni exactement animale, ni efrit de Soleiman non plus, mais belle et ferme et glissante et qui n'eût visité que les rois philosophes comme lui.

Le Sultan du Maroc devint donc amoureux, y voyant son idéal charnel, de la princesse lointaine.

Il écrivit pour elle des poèmes et il ne tenait point de femme serrée contre lui qu'il n'imaginât posséder un fugitif instant, la sultane du désert. Pour qu'il désirât encore, même une indigente étrangère, il fallait qu'elle fût très sale, très déguenillée et de si basse condition, que l'entourage royal, craignant un attentat ou quelqu'une de ces

maladies dont les princes ne sont épargnés, s'en inquiétât.

Avec son chambellan le Sultan parlait de la princesse et, tant il en parlait, qu'on fut aussi jaloux de l'étoile montante du chambellan.

Un jour le premier ministre dit au prince : « Que Votre Majesté soit réaliste. Il s'agit d'une fille qui n'a peut-être jamais existé que dans l'imagination d'un voyageur. Pour vite vous en lasser, allons vite la chercher… »

« Justement, dit le Sultan, je crains de ne la désirer que lointaine. »

« Car sans vous les affaires du Royaume, continua le premier ministre, risquent de péricliter et les peuples du Maroc, qui eux ne se lasseront jamais de Votre Auguste Présence, vous réclament. »

Pour porter si loin l'hommage du Sultan, on s'en remit, l'expédition décidée, à un vieux général, plus habile négociateur que stratège. Il partit aussitôt avec cent cinquante chameaux.

Les présents avaient été choisis par le prince lui-même : des brocarts et de l'or, de l'ambre gris et une étonnante et damasquine horloge à contrepoids qui marquait les années et les mois, les phases de la lune, les heures et les minutes. Cette horloge ne put d'ailleurs supporter ni les cahots du voyage chamelier, ni les températures extrêmes du désert et se brisa.

Au général, le Sultan avait confié un poème autographe fort bien tourné, dans la belle tradition des odes islamiques. Le souverain du Maroc y disait son amour, confondu avec l'amour de toutes choses, les charmes imaginés de sa belle, enfin, il proposait à la princesse, mieux encore qu'un royaume, d'éternelles voluptés dans la solitude d'un palais silencieux, au sol couvert de nattes, aux jets d'eau murmurants, aux murs chaulés de bleu.

Les habitants de ma ville virent donc, un jour, descendre les dunes – c'était au petit matin – la caravane marocaine, du pas précautionneux de ses chameaux. La princesse, déjà, avait été prévenue par les hommes de garde sur les pistes. Elle réunit ses chefs de tribus, les prêtres, les anciens et leur dit :

« Ces voyageurs nous sont envoyés par un puissant mais naïf souverain qui désirerait m'épouser pour s'emparer de vos terres et de vos troupeaux. Je ne veux pas être esclave pour que vous le soyez aussi…

»

« Voilà ! Notre sérénité s'en va… » dit un ancien.

« Il faut tuer ces ambassadeurs… » ajouta un autre ancien.

« Tous les voyageurs sont détestables, déclara un prêtre. Ils cherchent ailleurs ce qu'ils possèdent chez eux, et s'ils sont puissants ils conquièrent et se vengent sur autrui de leur faiblesse d'esprit. »

« Nous approuverons la décision de notre sultane… » dit le chef des tribus du désert.

Malgré tout, l'envoyé du Sultan fut bien reçu. On lui offrit un repas de quatorze services et la princesse le pria de loger dans une maison qu'elle possédait à l'orée de l'oasis. C'est ainsi qu'on reçoit chez nous – tout au moins vingt-quatre heures durant – même ses ennemis héréditaires. Mais les cadeaux, on ne voulut pas les voir. On refusa l'or, les brocarts, l'ambre gris et cette horloge qui ne comptait plus les heures de personne – quelles heures ? demandaient les prêtres, et a-t-on besoin d'une telle machine pour savoir si le soleil se lève ou qu'il est au zénith ?

Le lendemain on demanda au général de partir.

« Je ne peux pas, répondit-il, car il me faut lire des vers à votre souveraine. »

On lui dit que les poèmes ne servaient qu'à exorciser les déments et que la princesse avait tout son équilibre. On ajouta :

« Partez vite, sinon la loi de nos ancêtres nous obligera à vous décapiter. »

Le général regarda le pennon aux couleurs du Maroc qui flottait sur sa maison d'une nuit, puis il jura qu'il reviendrait avec mille hommes, quinze cents dromadaires et de l'artillerie.

Dans ma ville on se mit à construire. On transporta depuis la falaise de belles pierres calcaires, on creusa, on terrassa, on arc-bouta et, l'on fit sécher sur l'aire de la rivière des briques d'argile d'où dépassait la paille, et l'on gâcha du mortier avec des truelles de bois et l'on bâtit trois tours et une deuxième muraille qui cerclait la première, et l'on creusa, à l'intérieur de la tour la plus grande, un puits de soixante-

quatre mètres de profondeur. On travailla tout l'été sans arrêt, et l'on bénissait Dieu que ce fût l'été, car nous préférons, pour les travaux d'œuvre, les grosses chaleurs au froid.

Au Maroc le général contait à son maître qu'il avait vu secrètement la princesse et l'avait aussitôt convaincue.

« C'est un oiseau, disait-il, un oiseau du désert… Au seul nom de Votre Majesté elle souriait malgré elle. J'aurais pu l'enlever, mais les nomades eussent empoisonné les points d'eau de la piste et nous serions tous morts de soif dans ce pays abandonné du ciel. »

Le Sultan, qui cherchait depuis un mois la pierre philosophale et avait installé dans une aile de son palais un grand four où il brûlait du soufre et fondait du plomb nuit et jour, avait quelque peu oublié la princesse et ne s'en fût volontiers plus préoccupé sans l'insidieuse insistance du général et du chambellan, qui voyaient là un moyen d'acquérir de nouvelles grâces et de combattre l'influence du premier ministre. Il y eut ceux qui étaient partisans de l'expédition, et les autres. L'architecte royal voulait construire un nouveau gynécée dont il dressait déjà les plans. Un chef berbère, qui sollicitait une exemption du ban, offrit pour la future épouse une chamelle blanche d'une rare beauté.

Le premier ministre, qu'appuyait le ministre du Trésor, conseillait maintenant la prudence.

« C'est une petite sauvage, disait le chambellan à son maître, une petite sauvage brune et ferme… »

Enfin, le général partit avec mille hommes, quinze cents méhara et trois pièces d'artillerie.

Les nomades empoisonnèrent ou comblèrent les puits du désert, mais la colonne, largement pourvue d'eau, était trop importante pour qu'on pût l'arrêter. A nouveau le général descendit les dunes qui mènent à mon oasis. A l'est il s'empara de la falaise, à l'ouest des jardins que leurs propriétaires, réfugiés à l'intérieur de la forteresse, avaient abandonnés. Il campa sous les murs de la ville.

« Habitants de cette cité, hurla dans son porte-voix un héraut marocain, nous ne désirons ni vos terres, ni vos maisons, ni vos troupeaux. Nous venons en amis. Nous voulons que l'union de nos deux pays soit consacrée par celle de nos souverains. Pourquoi donc

vous abriter derrière l'illusoire protection de ces murailles ? Ouvrez toutes grandes les portes du rempart. Nous ne souhaitons que faire cortège à votre princesse jusqu'au trône que notre seigneur lui destine. »

Une pierre, sûrement frondée de la tour la plus haute, vint frapper le héraut, qu'elle tua.

Le général décide alors l'assaut. Il fait mettre en batterie les pièces d'artillerie et commande le feu.

Au premier coup, le premier canon éclate et des quatre servants l'on ne retrouve guère, quelques instants plus tard, que les restes pitoyables. L'explosion fit même sauter un tonneau de poudre qu'on avait par négligence, ouvert à proximité.

Au premier coup également le deuxième canon éclate. Cependant deux servants peuvent être sauvés, dont l'un perdit la vue cinq semaines durant, et l'autre l'auriculaire de la main droite.

Le premier boulet du troisième canon rebondit sur la muraille et sautant de roche en roche, revient presque à son point de départ, sans, par bonheur, causer de pertes dans le camp du Maroc. Le deuxième boulet écorne un créneau de l'enceinte.

« Nous attaquerons demain à l'aube » dit alors le général.

Ce fut une belle bataille. Un peu avant le jour, les soldats seulement revêtus de tuniques légères qu'ils serraient à la taille, rampèrent à l'assaut. Ils portaient avec eux, pour se dissimuler, des branches de palmier, si bien que les veilleurs de la ville entendirent sous la courtine un grand bruit anormal de feuillages secs. Les citadins, qui ne pouvaient dormir, s'en furent aussitôt sur le chemin de ronde. Parlant bas, ils scrutèrent les ténèbres. On prépara les arbalètes, les frondes, on fit chauffer la poix, on amassa de grands tas de pierres, et, sur les tours, on mit des rochers qui devaient être basculés dans le vide au moment opportun.

Lorsque le soleil affleura le sommet de la falaise, les assaillants poussèrent un grand cri, puis jetant les palmes, ils bondirent jusqu'au pied des murs, posèrent leurs échelles et on les vit partout monter à l'escalade, demi-nus, le cimeterre entre les dents, au nord, à l'est, au sud, à l'ouest, et même sur les bastions.

Le général assis à croupetons sous une tente, regardait le combat par la portière ouverte.

Quelques Marocains qui avaient pénétré dans la première enceinte furent vite exterminés. Les femmes elles-mêmes poussaient, avec des ahans et à deux mains, des coutelas dans le dos des soldats. La princesse encourageait les défenseurs. Elle aidait, un instant, à transporter les chaudrons à poix, à distribuer les carreaux. Elle comprit surtout que l'attaque principale viendrait du sud et elle envoya ses meilleures troupes dans les bastions méridionaux.

Une à une les échelles des Marocains tombèrent. Les défenseurs firent alors dévaler la colline à ces rocs qu'ils avaient montés à l'aube sur les tours.

A dix heures le vent de sable se leva. Dieu préférait ma ville.

Ce furent d'abord – sur le plateau, dans le lit de la rivière, dans la plaine – des serpents blancs qui, rapidement se déroulèrent au ras du sol. Ce fut ensuite l'enfer gris. Les Marocains que le sable aveuglait se battaient entre eux. La tempête eût pu favoriser une attaque de nomades, elle favorisa les hommes du Nord.

A midi, le général déclara :

« Ils ont gagné la première bataille. Dans trois semaines ils mourront de soif et se rendront. »

Le soir, il écrivit au Sultan qu'animé du louable souci de ménager les hommes et les armes de son souverain, il avait préféré à une coûteuse attaque, un siège qui ne pouvait être que de courte durée.

Ni ce message, ni les messagers ne parvinrent au Maroc, non plus d'ailleurs que les courriers suivants. Ils arrivaient parfois à la première étape. Ils ne la dépassaient guère. On doubla les escortes, mais que les Marocains fussent dix ou quinze, ils tombaient l'un après l'autre, frappés à un détour de l'erg, par une flèche ou par une pierre.

Le siège dura trois semaines, puis un mois, puis six semaines, enfin deux mois.

Dans la ville, les vivres s'épuisaient, et, la neuvième semaine, le puits, trop hâtivement creusé, s'effondra en partie. On voyait rarement la princesse. Les citadins affirmaient qu'elle allait chaque nuit dans une plaine lointaine retrouver les renards rouges, ses amis qui glapissent à la lune.

« Là-bas, ajoutait même le chef des tribus nomades, se trouve un arbre unique et ne passent, très haut, que les vols triangulaires des canards sauvages. »

A dire vrai, ma princesse ne sortait que le soir, mais, parfaitement heureuse, immobile et silencieuse, elle demeurait sur la terrasse du château.

Cependant, le premier jour de la dixième semaine, elle convoqua le conseil.

Le lendemain, l'officier de garde marocain éveilla le général un peu après l'aube.

« Nous venons de trouver une brebis » lui dit-il ;

« Une brebis grasse bêlait sous la poterne. Nous l'avons tuée. Elle était gorgée de froment. Pour ainsi nourrir leurs bêtes ces gens doivent avoir des vivres pour encore six mois. »

« Croyez-moi, dit le général, ils étendront bientôt leur linge sur les murailles. » A l'instant, les remparts se couvrirent de voiles blancs et rouges, noirs ou bleus.

« Comment Votre Seigneurie savait-elle ? » interrogea l'officier.

« C'est un vieux stratagème. Il faut lire pour se former l'esprit et lire surtout des ouvrages d'aventure. Cette pauvre princesse n'a plus rien. Elle lave son linge dans l'eau qui lui reste et elle a donné sa dernière mesure de froment peut-être à sa dernière brebis. La ville se rendra dans quatre jours. »

Le général qui n'aimait que la compagnie de son ordonnance, et gauchissait ou manquait d'à-propos devant ses autres subalternes, allait congédier l'officier, lorsqu'on entendit un bruit de fifres et de tambourins accompagné d'une clameur au camp des Marocains.

Le Sultan arrivait.

Avant même le départ de l'expédition, le souverain du Maroc avait abandonné l'alchimie. Il vivait seul, écoutait avec lassitude des doléances du premier ministre et ne recevait plus son chambellan. Il couchait sur un tapis, à même le sol, se levait tôt et ne se plaisait plus guère comme autrefois, à parcourir, sous un déguisement, les ruelles de la ville.

Les livres l'ennuyaient.

« Je suis incapable, disait-il au grand mufti, de contenir mes désirs et mes emportements. Je connais la vanité des intrigues mais je prends parti dans les cabales de la cour. J'aime les voyages et pourtant je ne cherche que Dieu omniprésent. »

Mais le mufti, ne jugeant point au-delà de notre condition, – et qui au-delà, eût-il jugé ? – ne pouvait être d'un grand secours à son prince.

Sans nouvelles du général et réduit à se distraire, le Sultan avait décidé de partir.

Il était demeuré silencieux la durée du voyage, encore absorbé semblait-il par quelque préoccupation intérieure. Il s'était peu soucié de paysage et marchant presque toujours à pied, au dédain de la coutume et de la dignité des princes du Maroc, il n'avait, les yeux baissés, regardé autre chose que les silex de la piste.

« Nous partons », dit, aussitôt venu, le Sultan au général, « nous retournons à Marrakech. Nous avons besoin de vous dans notre capitale. »

« Mais ! Votre Majesté…» répondit le général, qui bien vite s'interrompit, sachant qu'on ne doit point s'opposer aux caprices royaux.

« Nous lèverons le siège ce soir », ajouta le prince avec gentillesse. « Voyez-vous ! J'eusse accepté une aventure avec cette souveraine garamante. Vous me l'aviez proposée. Mais vous m'avez offert en définitive – et je ne vous accuserai – une expédition militaire, le siège d'une ville et d'une épouse. »

« Je suis désolé, dit le général, mais la forteresse était prête à se rendre… »

« Nous pourrions partir vers minuit…» précisa le Sultan.

La chambre de la princesse est au sommet de la forteresse du désert. Elle habite ainsi près de la falaise jaune, bien au-dessus des palmes de l'oasis. Elle voit les dunes, la très large vallée, les méandres blancs de la rivière, les jardins, et sur le sol posées –dirai-je tous ces noms dont je tiens le secret ? – les trois bosses inégales, solitaires ou curieusement insolites et vertes de Tin Bou Zid.

La forteresse est d'argile, de schiste veiné d'ocre, comme du marbre, de blocs d'ammonites agglomérées des mers anciennes, et l'on trouve dans les briques de boue séchée, de la paille, des lambeaux d'étoffe de laine, des noyaux de dattes, des cuirs d'empeigne racornis, des osselets, l'anse d'une poterie zénatienne, les cornes d'un bélier.

Ce matin, les tourterelles bleues se poursuivaient dans les palmes. Les chantres de la vallée disaient la gloire de Dieu. Les femmes interpellaient les esprits de la nuit et lentement balançaient des encensoirs dans les pièces des maisons en ruines et dans les cimetières qui entourent la ville.

« Ce n'est pas une ruse, dit aussitôt ma princesse, ils sont bien partis. Ils sont partis pour toujours. Réjouissez-vous. Tirez à l'arc. Dansez, vos bâtons à la main. Poussez des cris de joie… Descendez dans vos jardins pour entendre à nouveau l'agréable grincement de vos puits à bascule. Brûlez ce soir le bois qui vous reste. Vous êtes libres. Vous n'aurez plus maintenant, je vous l'assure, que deux ennemis, dont l'un, très doux, est la mort, l'autre, le vent. »

On crut ma princesse. N'avait-elle point, avec l'aide de l'Omniscient, sauvé son peuple ?

Tous les citadins furent en liesse. Ils allumèrent le soir, de si grands feux qu'on vit clair jusqu'à la falaise. Les tours de la forteresse se perdaient dans la nuit. L'on dansa, et l'on tourna, et l'on chanta sur un rythme rapide des mélodies monotones, et les femmes, déroulant, comme elles le font parfois chez nous, leurs longs cheveux jusqu'à terre, se mêlèrent aux hommes.

A minuit, le porte-glaive dit à la princesse qu'un étranger, – sans doute un de ces santons errants qui viennent du Tinerkouk, – la voulait voir en particulier.

« Je sais » répondit-elle.

« Nous l'avons fouillé, ajouta le porte-glaive, il est sans armes et il semble honnête. Mais notre sultane connaît mieux encore que nous l'évident et l'invisible… »

La princesse fit entrer l'étranger dans une petite pièce ouverte sur la terrasse. Elle laissa la portière levée.

C'était une belle nuit. Il y avait comme à l'ordinaire, des milliers d'étoiles au ciel, et l'on entendait, montant de la plaine, la grande rumeur de la fête.

« Je suis le Sultan du Maroc » dit l'étranger.

« Je vous attendais » répondit la princesse.

Lui, avait un beau visage, ovale, un teint mat, peut-être un peu olivâtre, de grands yeux bruns et tristes.

Elle, avait un nez aquilin aux ailes relevées, très fines et qui semblaient toujours palpitantes. Ses paupières étaient noircies avec de la poudre d'antimoine et les deux arcs de ses sourcils se rejoignaient à la taroupe. Son visage était encadré de boucles sombres. Elle portait une robe de laine noire, serrée à la taille par une large ceinture d'argent.

Ils se regardèrent longtemps sans parler :

Puis elle fit appeler son porte-glaive.

« Cet étranger, lui dit-elle, passera la nuit ici. Il est mon hôte. Mais demain, au lever du soleil, tu lui trancheras la tête dans le cimetière de l'ouest … ! A moins, – et à demi, elle se tourna vers le prince – qu'il ne veuille partir ce soir même. »

« Non » dit le Sultan.

Publié le samedi 16 juin 1945 dans *Les Nouvelles Hebdomadaires*

Notes

Garamantes : ancien peuple berbère situé entre la Cyrénaïque et l'Atlas, plus particulièrement autour des oasis de Germa (du nom de leur capitale, Garama) et de Mourzouq.

Ifriqiya : dénomination en arabe (du latin Africa) de la partie orientale du Maghreb médiéval. Englobant pour l'essentiel la Tunisie, elle s'étendait du Nord-Est de l'Algérie au Nord-Ouest de la Libye.

Efrit : espèce de génie malfaisant.

Gynécée : partie de l'habitation réservée aux femmes. Synonyme de harem.

Méhara : pluriel de méhari, dromadaire d'Afrique du nord.

Croupetons : position accroupie, les fesses reposant sur les talons.

Erg : vaste étendue de sable où le vent a modelé des dunes.

Mufti : jurisconsulte, généralement attaché à une mosquée, donnant des avis ou fetfas sur des questions juridiques et religieuses.

Tin Bou Zid : El Ménéa (anciennement El-Goléa) commune de la wilaya de Ghardaïa en Algérie, située à 267 km au sud-ouest de Ghardaïa. Tin-Bou-Zid, proche d'El Ménéa, est un piton rocheux dont les pentes sont entièrement dénudées. On distinguait à son sommet trois blocs énormes de rochers, en équilibre sur leurs arêtes.

Empeigne : partie de la chaussure recouvrant le pied de la pointe jusqu'au cou-de-pied.

Zénatienne : du Nord-Ouest de l'Algérie.

Tinerkouk : le territoire de la commune de Tinerkouk, en Algérie, se situe au Nord-Est de la wilaya d'Adrar.

Bibliographie

Les Chaamba sous le régime français, Hérissey, 1938

Les Petits fils de Touameur, les chaamba, Domat-Montchrestien, 1939

L'Office de six heures, GLM, 1949

Poèmes de Yunus Emre (Adaptation d'Yves Régnier), GLM, 1949

Un Monde aveugle, GLM, 1952

Le Royaume de Bénou, Grasset, 1957

Les Voyages, Grasset, 1959

Le Sourire, Grasset, 1960

La Main sur l'épaule, Gallimard, 1961

Les Ombres, Grasset, 1963

Le Divan de Yunus Emre (traduction et préface d'Yves Régnier), Gallimard, 1963

Promenoirs, Grasset, 1964

Un Monde aveugle 1 La Barrette, Gallimard, 1967

Paysages de l'immobilité, Gallimard, 1975

Le Sultan, le général et la Princesse des Garamantes, Editions SansQu'ilSoitBesoin, 2020.

ISBN n° 978-2-491850-00-5

Version Ebook réalisée en Mars 2020

Relecture et corrections :

Philippe GUILLOUX

Conçu à Lille, France

Dépôt légal numérique : Mars 2020

Sansquilsoitbesoin.fr